

Grégoire L. Hennebert

L'incroyable
épopée de **MAX**
COSYNS

Collègue d'Auguste Piccard, espion de Churchill,
héros de la déportation

Racine

PRÉFACE

Le 16 mai 1990, un homme âgé, droit, maigre, aux cheveux blancs, au regard bleu, souriant, se présente au laboratoire de mycologie de l'Université catholique de Louvain, que je tiens. C'est le professeur Max Cosyns, anciennement professeur à l'Université libre de Bruxelles et directeur du Centre de physique nucléaire, collaborateur du professeur Auguste Piccard. Sans doute honoré de recevoir une telle personnalité, je suis alors étonné et curieux de l'entendre me conter la raison de sa visite.

Dans les prairies des Basses-Pyrénées autour de Licq-Athérey, où il séjourne du printemps à l'automne, il rencontre de temps à autre des champignons fructifiant en cercle et que les gens de l'endroit savent comestibles et consomment. Ces cercles de champignons, qu'on appelle «ronds de sorcières», il me dit en avoir observé dès l'âge de 9 ans, en 1916, à l'Île-aux-Moines, étape du périple qu'il fit en France avec sa mère en tant que réfugié de guerre. Sa curiosité fut éveillée en entendant les villageoises de l'île chuchoter le soir, avec beaucoup de mises en garde, à propos de l'existence de sorcières se réunissant dans les prés dans le brouillard du matin. Un matin de brouillard, il parcourut les pâturages et découvrit les «sorcières» en train de danser. Et il me pose la question qui le hanterait toute sa vie: «Pourquoi des vaches dansent-elles, sexuellement excitées, autour d'un cercle de champignons? Monsieur, expliquez-moi ce phénomène.» Le professeur Cosyns invoque la possible action d'une hormone stéroïdienne et me propose de soutenir une recherche sur les hormones des champignons à ronds de sorcières. Ce seront sept années d'une collaboration fructueuse et d'une grande amitié.

Il faut savoir que dès son enfance, Max Cosyns observa les adultes et explora les mystères de la nature comme il explora le laboratoire de son père. À 8 ans, il fut entraîné dans la tourmente de la guerre

1914-1918 et aida sa mère, improvisée infirmière de guerre. Les illusions font place aux faits, les faits observés exigent des réactions immédiates mais réfléchies, et au plus tôt des réponses appropriées aux questions posées. C'est ce qui forgea le caractère de cet homme, scientifique perspicace et chercheur persévérant.

Étant cependant très discret, je dois souvent l'interroger sur son passé pour découvrir par bribes et morceaux les éclats d'une vie extraordinaire, multiple et pleine. Il a déjà écrit dans un cahier, d'une minuscule écriture, des pages de son histoire et en a enregistré des récits sur cassettes. Il me les confie, ainsi que ses archives personnelles, en vue d'en publier une synthèse, éventuellement complétée par d'autres sources.

L'auteur décline toute responsabilité quant au contenu des mémoires de Max Cosyns, qui fait la matière principale des chapitres de ce livre.

Grégoire L. Hennebert

L'ENFANCE

1903. Mes parents

Georges Charles Henri Cosyns, mon père, 24 ans, diplômé en chimie et géologie, est assistant à l'Université libre de Bruxelles (ULB). En décembre 1903, il épouse Hélène Joséphine Charlotte Van Dooren, ma mère, 21 ans, fille d'une famille bourgeoise de Gand.

Mes parents ainsi que mes grands-parents paternels, Émile et Céline Cosyns-Hancart, habitent une maison en location, 76, rue Royale Sainte-Marie à Schaerbeek, faubourg du nord de Bruxelles, dans un milieu petit-bourgeois homogène fait de boutiquiers, d'artisans et d'employés. Louis et Irma Hancart, frère et sœur de Céline, emménagent chez eux.

Par la suite, mon père devient professeur extraordinaire de pétrochimie à l'ULB et fonde la société Pharma.

1906. Ma naissance

En semaine, mes parents travaillent au laboratoire ou préparent les diapositives pour le cours de mon père. Le dimanche, ce sont les sorties spéléologiques ou l'Université populaire.

L'intérêt de mon père pour les cavernes date de 1905. Alors qu'il travaille à sa thèse de chimie organique, il apprend que le professeur Prins, que l'âge rend peu ingambe, recherche un assistant sportif, prêt à l'aider à collecter des concrétions calcaires pour son ouvrage sur la cristallisation de la calcite. Il n'hésite pas, étudie la cristallographie, postule et est nommé. Dès lors, mes parents disparaissent chaque dimanche, une lourde échelle de corde lovée sur le porte-bagages de leur tandem. Ils descendent à plusieurs reprises le grand puits de l'abîme de Lesve, près de Profondeville, et la grotte de Rosée, avec une échelle de corde attachée à une corde de 60 mètres, elle-même amarrée à un tronc d'arbre à l'extérieur. La descente se fait

dans l'obscurité, car la quantité d'eau qui y tombe rend impossible l'usage de lanternes. Ils visitent la cavité jusqu'aux siphons, collectant diverses formations de calcite.

J'entre en scène le 29 mai 1906, à Schaerbeek, un peu prématuré par suite d'inondation en caverne au cours d'une excursion spéléologique de mes parents un mois auparavant. Je suis inscrit le même jour à l'état civil de Schaerbeek, sous le nom de Max Georges Émile Cosyns.

3 ans. Le laboratoire de mon père. Apprendre et comprendre

Notre maison est de modèle standard, avec au sous-sol une cuisine avec eau et foyer au charbon. Il y a un petit jardin, dont la moitié est bâtie et sert de laboratoire de chimie à mon père. Lorsqu'il prépare une expérience particulière dans son laboratoire, il ne manque pas de m'appeler et j'admire alors les ballons de verre, qu'une goutte fait passer du bleu au rouge, ou les bulles d'hydrogène phosphoré qui crèvent à la surface de l'eau avec une petite flamme, et le dessin au tableau noir, tracé avec un bâton de phosphore, qui luit quelque temps dans l'obscurité. J'ai un tableau noir dans ma chambre de jeux et mes gribouillages enfantins prennent parfois ressemblance avec des choses connues, mais j'en attends plus du hasard que des conseils. Mon père m'ouvre la voie du dessin linéaire lorsque je le vois tracer des schémas de cristaux, à la plume et à l'encre de Chine, sur des plaques de verre gélatiné pour préparer ses cours à l'université.

Ma mère me montre comment faire une poupée en chiffons d'un mouchoir noué autour des feuilles d'un navet, que la pointe d'un couteau a orné de deux yeux et d'une bouche. Quelques jours plus tard, le navet s'est ratatiné: «Mon bébé navet a vieilli. Alors, toute la maisonnée vieillit? Moi aussi?» De ce jour, je ne ressentirai jamais l'ennui: il y a toujours quelque chose à faire ou à connaître avant d'être trop vieux. Peu après, notre tortue, dérangée dans sa sieste, roule de marche en marche au bas de l'escalier et se fracasse la carapace sur le carrelage. La notion de mort entre dans ma conscience, mais sans drame, comme une raison de plus de ne pas gaspiller mon temps.

Ma grand-mère maternelle a fondé à Wenduine la première maison de vacances et de repos à la mer pour les Mutualités socialistes. Un jour, nous lui rendons visite. Comme ma tante Louise habite une

villa Marie-Louise, j'en conclus que ma grand-mère, qui habite la villa Maritime, s'appelle «Time», nom que j'utiliserai jusqu'à sa mort. Chose mouvante plutôt hostile que la mer, tout au bout d'une plage parsemée de coquilles et pleine de surprises et d'intérêt. Monde neuf où soudain je retrouve un objet familier. Une petite ammonite fossile, réplique minuscule de la grande ammonite qui orne le bureau de mon père.

La villa Marie-Louise. Les questions

Ma mère me trouve le teint pâle et consulte le médecin de famille. Il décide que je suis anémique et insiste pour que la famille aille habiter la campagne. Après bien des discussions, des allées et venues, la décision est prise. C'est Haren qui est choisi, au nord de Bruxelles et à l'est du canal et de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Anvers. Les nouveaux tramways électriques relient Haren à Bruxelles en moins d'une demi-heure, permettant à mon père de rejoindre l'université sans trop de difficultés.

Nous emménageons dans la villa Marie-Louise, précédemment habitée par tante Louise, à Haren. C'est une haute maison de campagne, Second Empire, avec un toit mansardé au-dessus de ses deux étages. Devant, un ample jardin d'agrément avec une pelouse circulaire plantée de pivoines. Derrière, le potager et le verger deviendront le domaine de mon grand-père. Le tout est entouré de hauts murs couverts d'espaliers. Je profite intensément du jardin, d'un contact physique avec le monde végétal, d'une prise de conscience du rythme des saisons.

Mon père a maintenant la place dans son bureau pour étaler ses collections de fossiles. Il m'a expliqué ce que sont les fouilles et lorsque je reçois l'exclusivité d'une plate-bande du jardin, je retourne la terre systématiquement, classant mes trouvailles : cadenas rouillés, outils hors d'usage et quantité de chrysalides de noctuelle qui font virer mon intérêt des plantes vers les insectes.

Je commence à m'intéresser aux mécanismes. Quand mon père est là, tout est simple et je trouve naturel qu'il me dise parfois : « C'est encore trop compliqué pour toi, ce sera pour plus tard. » En réponse à mes questions, ma mère ne veut jamais avouer son ignorance et me raconte des histoires peu satisfaisantes et dépourvues de fantaisie, avec des mots qu'elle sait hors de ma portée. J'assiste à un feu d'artifice et le lendemain, je lui demande ce que contiennent les

fusées. Elle me répond : « Un peu de tout. » Je vais dans la cuisine prélever une cuillerée à café de chaque boîte à épices, malaxe le tout, le tasse dans un rouleau de carton et essaye vainement de l'allumer. Ma confiance, déjà ébranlée, s'effondre lorsque je l'interroge sur le principe du téléphone. Je conclus de son explication très embrouillée qu'elle voit le téléphone basé sur la transmission directe de vibrations mécaniques, comme dans le jouet où deux gobelets à fond de vessie sont reliés par un fil de soie tendu. Je sais pourtant bien qu'intervient un courant électrique, mais comment ? C'est la dernière question que je lui poserai.

4 ans. L'Exposition de 1910. L'incendie

En 1910, c'est l'émerveillement de l'Exposition universelle, un monde nouveau et insolite. L'Exposition s'étend de part et d'autre de l'avenue du Solbosch à Bruxelles. Je la visite après un interminable voyage en tramway entre Haren nord et l'orée du bois de la Cambre. Pas d'entrée monumentale, mais des guichets de bois là où se dresse aujourd'hui le monument aux aviateurs morts pendant la guerre de 1914-1918. Souvenirs fragmentaires, mais précis.

Je suis attiré par le pavillon allemand, où le stand de la firme Krupp est entouré d'une clôture d'obus de gros calibre peints en brun chocolat, malheureusement non comestibles. Mais à l'intérieur, je suis ébloui par le foisonnement d'engins mécaniques présentés en marche. Je suis hypnotisé par un tour à singer copiant des statuettes gothiques en en réduisant les dimensions. J'en comprends le principe mécanique. La statuette à copier et la bûche à travailler sont fixées sur un même axe ; le palpeur et l'outil de coupe, petite fraise à rotation rapide, sont liés par un pantographe qui donne l'échelle de réduction. De plus, palpeur et outil peuvent s'incliner ensemble pour atteindre les creux et contourner les bras. Il devient évident que pour changer l'échelle d'un volume, il faut conserver les angles, mais modifier dans un rapport constant la distance de la surface à l'axe de référence, qui peut être quelconque. Je ne vois aucune autre machine ce jour-là, les réservant pour le lendemain.

Il n'y aura pas de lendemain. Le soir, c'est le 14 août 1910, tout l'horizon est d'un rouge ardent, l'Exposition brûle et est aux trois quarts détruite.

La discorde. Le départ de père. La pyrotechnie

En 1906, Lénine a pris des dispositions pour créer à Bruxelles une communauté refuge pour des étudiantes russes en difficulté à la suite de la révolution en Russie. Mon père en accepte la responsabilité et commence une liaison amoureuse avec l'une des étudiantes, Ulijanova. Par la suite, il contracte avec elle un « mariage d'exil » où les conjoints s'engagent à régulariser le mariage dès leur arrivée en Russie.

Dès lors, l'atmosphère familiale se détériore. En 1910, les pensionnaires russes sont divisées : faut-il rentrer en Russie ou rejoindre un groupe révolutionnaire qui s'est formé en Suisse ? Ulijanova part pour la Suisse rejoindre le groupe de Lénine. Mon père l'accompagne jusqu'en Suisse et ne revient pas. Ma mère se tamponne les yeux et m'entoure d'une tendresse encombrante.

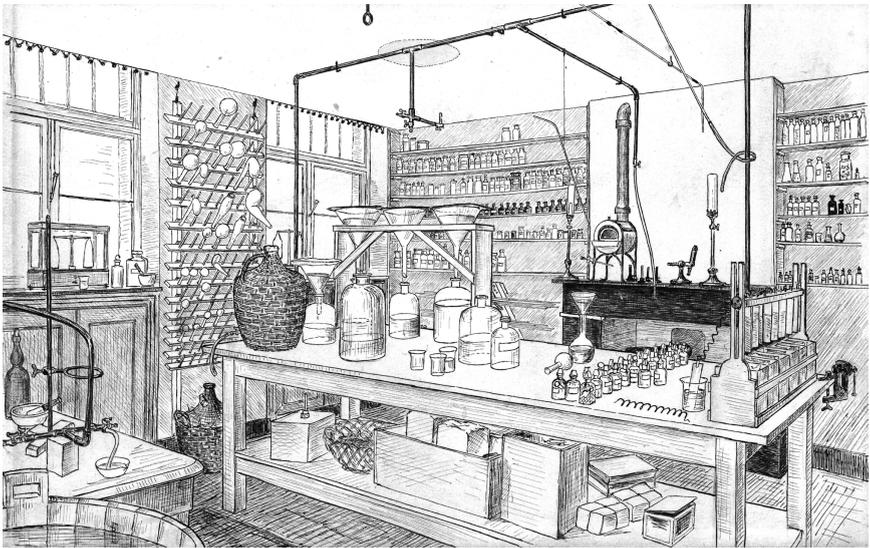
La vie est assez terne, mais le départ de mon père me laisse un accès à son laboratoire et à sa bibliothèque où je trouve une moisson abondante d'ouvrages scientifiques illustrés. Il y a quelque temps déjà, je me suis découvert une vocation. Je veux devenir fabricant de feux d'artifice. Peu avant son départ, le 11 juillet, mon père m'a emmené voir les feux de la fête nationale, qui m'ont à nouveau enthousiasmé. À défaut de succès dans mes essais précédents, mon grand-père me confie le volume consacré à la pyrotechnie de son *Encyclopédie Roret*. Ma grand-tante Irma se trouve ainsi un compagnon assidu qui se fait lire des heures durant des recettes de mélanges dont je retrouve les ingrédients sur les étagères du laboratoire. Bientôt, je suis en mesure de créer de petits spectacles pyrotechniques sans trop de ratés.

Ma mère, déplorant mon isolement, recherche l'école gardienne la plus proche. Ce sera celle de Vilvorde, théoriquement laïque, mais tenue par deux religieuses. On y accède par un tramway dont le trajet prend une vingtaine de minutes. L'essai est tenté, mais la majorité des gosses ne parlent que le flamand. En dehors des récréations, où je ne comprends rien à leurs jeux, nous sommes assis à des pupitres, chantons en chœur des cantiques et disons des prières. Cela ne dure que trois jours que ma mère passe dans le parc de Vilvorde à dessiner des cygnes. Elle a un coup de crayon précis, fait merveille à copier des miniatures ou à dessiner des fossiles pour les travaux de mon père, en ajoutant un rien d'inspiration.

1911. Retour de mon père de Suisse et son départ pour le Congo

Mon père revient finalement de Suisse, porteur de cadeaux comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Pour moi, un cadeau est superflu, sa présence me comble. Ma mère le retrouve sans joie. Elle refuse de reprendre la vie commune et il s'établit, tant bien que mal, dans les vastes mansardes inoccupées. En fait, il a tenté de faire légaliser son mariage avec Ulijanova comme émigrée, mais elle exigeait pour cela qu'il rentre en Russie, ce qu'il ne pouvait accepter.

L'atmosphère devient irrespirable, mais je n'en suis pas très affecté. Le divorce de mes parents est inévitable, mais les avocats accumulent difficultés et délais. Finalement, on trouve un compromis. Mon père acceptera une mission de la Forminière (Compagnie d'exploitation forestière et minière) au Congo pour deux ou trois ans, en espérant que le temps arrangera les choses.



Le laboratoire privé du professeur Georges Cosyns, dessiné par Hélène Cosyns-Van Dooren

Le calme revient, mais d'une autre qualité, plus terne. Heureusement, je reçois un Meccano et puis me lancer dans l'essai de mécanismes complexes dont je ne me lasse pas.

Autour de moi, l'univers change. Des prés se transforment en chantiers, des usines naissent. On raccorde la maison à l'électricité et les lampes à pétrole cèdent la place dans la même «suspension»

à des ampoules raccordées par des fils torsadés courant à l'air libre d'isolant de porcelaine en isolant de porcelaine.

1912. Le divorce. Le déménagement

J'ai 6 ans. Je me sens confortable dans mon isolement, ne sens nul besoin d'un monde extérieur qui me devient étranger. Ma mère s'efforce de m'apprendre à lire. Bientôt, j'arrive à reconnaître, syllabe après syllabe, les bulles et les légendes de mes illustrés.

Début 1913, mon père rentre du Congo. Il ne veut plus entendre parler de divorce, mais ma mère est intransigeante et après des visites prolongées chez un avocat, le divorce est prononcé le 22 août, aux torts paternels. Mon père repart par le bateau suivant.

Ma mère quitte dès lors Haren, ce qui est pour moi la rupture avec le trésor accumulé par mon père et mon coin de nature, et m'emmène dans un petit appartement à Saint-Gilles, deux pièces et un débarras converti en chambre de bonne. L'ardeur possessive de ma mère à mon égard est heureusement tempérée par la nécessité de gagner notre vie. Nous avons une jeune bonne, campagnarde illettrée de 16 ans, payée 15 francs par mois, logée et nourrie.

Mon père, qui a disparu dans la forêt équatoriale, ne paye pas la pension alimentaire. Ma mère prend donc des leçons de retouche photographique. Les plaques photographiques sont encore constellées de petits défauts qui se corrigent à l'encre de Chine. Cela rapporte 10 à 15 centimes par cliché, 10 centimes par visage pour les groupes. Heureusement, il y a les agrandissements faits à partir de vieilles photos qu'il faut entièrement retravailler au grattoir et à l'estompe. Cela rapporte sensiblement plus que les plaques.

Septembre 1913. Les écoles de Saint-Gilles et d'Ixelles

J'entre à l'école primaire, d'emblée en seconde puisque je commence à savoir lire. Je m'adapte mal à ce monde de mon âge, à un enseignement non personnalisé dispensé par de jeunes instituteurs qui veulent à toute force m'apprendre des choses que je connais depuis longtemps, comme la définition des parallèles, la différence entre un angle aigu et un angle obtus, et me questionnent sur des choses dont je n'ai aucune idée, comme le nombre et la forme des provinces. Ils me paraissent incroyablement incultes, étant incapables de répondre autrement que par une punition à de simples questions

auxquelles mon père répondait distraitement, comme cette fois où l'un d'eux, indiquant de sa baguette une planche illustrée pendue au mur de la classe, annonce : « Ceci est un oursin » ; je lui demande innocemment si ce type d'oursin existait déjà au Pléistocène et suis puni.

Dans le bureau de mon paternel à Haren, les fossiles étaient rangés sur des étagères selon les époques, chacune décorée d'une étiquette portant son nom : Carbonifère au ras du sol, Éocène bien au-dessus comme dans la réalité, et les oursins groupés sur l'étagère du Pléistocène ne ressemblaient guère à celui de la planche didactique.

Nous sommes à peine installés que nous découvrons que la limite entre les communes de Saint-Gilles et d'Ixelles passe à quelques mètres de notre nouvelle adresse. L'enseignement est obligatoire et gratuit s'il est donné dans la commune du domicile. Je dois donc changer d'école. L'école d'Ixelles m'impose une demi-heure de marche, quatre fois par jour, alors que celle de Saint-Gilles n'est qu'à cinq minutes. Je n'ai aucune expérience de la circulation en ville. Ma mère vérifie les capacités d'orientation de la jeune bonne, qui est chargée de m'accompagner. Il faut traverser l'avenue Louise, où la circulation est intense pour l'époque. Il n'est pas rare de voir jusqu'à six fiacres entre un horizon et l'autre. On y voit même de temps en temps une automobile.

Il me faut quelque temps pour m'intégrer dans la collectivité des enfants de mon âge, qui ne connaissent rien des fossiles ni des insectes, mais me trouvent ignorant de ne pas connaître les règles de leurs jeux auxquels j'hésite à me mêler. Les règles de l'école sont mystérieuses. Je suis douloureusement étonné de découvrir que la simple inscription du mot « Parallèles » dans mon journal de classe signifie qu'il me faut apprendre par cœur un petit texte expliquant les propriétés de ces lignes et pouvoir répondre à toute question à ce sujet, ce que je sais depuis longtemps. Le professeur fait venir ma mère et lui explique l'intérêt de me mettre dans un établissement pour enfants arriérés. Je n'en termine pas moins l'année scolaire avec une note honorable.

LA GUERRE 1914-1918

1914. Début de la guerre

Printemps 1914 sans histoire. J'ai 8 ans. Le dernier jour de classe, devant l'école au complet, quelqu'un parle pour la paix, décrivant l'horreur de la guerre. Puis viennent des nouvelles dont je perçois la gravité, mais non le lien. Les deux derniers jours de juillet, les 29 et 30, sont consacrés à des manifestations pour la paix au Cirque royal, avec, le 29 au soir, un discours de Jean Jaurès, invité par le Bureau socialiste international. Le 31 juillet, la nouvelle de l'assassinat de Jaurès à Paris, après l'attentat de Sarajevo et le bombardement de Belgrade, jette la consternation dans un pays qui cultive un pacifisme aigu, à l'ombre de sa neutralité.

Après quelques jours, la violation de cette neutralité de la Belgique par l'Allemagne le 4 août, suite à sa déclaration de guerre à la France la veille, trouve la population unie dans une défense unanime. Brusquement, c'est la guerre.

Août 1914. La Panne

Bruxelles est menacée. Nous partons à La Panne avec les cousins de ma mère, le professeur Édouard Bogaert et sa femme, tante Jeanne, qui nous ont invités dans leur villa. Je retrouve la mer avec ce sentiment d'hostilité qu'elle m'a toujours inspiré. Mais en mon oncle Édouard, j'ai un interlocuteur patient, prêt à répondre à mes questions que ma mère esquive.

Nous sommes fort démunis. Le littoral a fait le plein d'estivants qui se transforment progressivement en réfugiés. Bruxelles occupée, tous les services officiels, postaux, télégraphiques, trains sont suspendus. À La Panne, un seul journal imprimé à Ostende arrive par le tramway à vapeur longeant la côte, en fin d'après-midi, réduit à quelques exemplaires.

Il n'y a pas de cortège de fuyards dépenaillés. Tous les réfugiés sont sur place avec leurs vêtements d'été et leurs bagages pour deux mois de vacances. Les liaisons ferroviaires secondaires autour de Dunkerque sont coupées. Un soir, la canonnade gronde au nord-est et des convois de blessés arrivent. Les ambulances militaires, hippomobiles, ont été dépassées par les avant-gardes allemandes et faites prisonnières. L'évacuation vers la France est impossible, la place forte de Dunkerque est en alerte. Les Bogaert partent pour Nantes avec leur fille de 5 ans, nous laissant la garde de leur villa. Cette mesure est prudente. Dès que les troupes en retraite s'installent dans les villas inoccupées, leur mobilier est réduit en bois à brûler et les cloisons percées pour faire communiquer les villas entre elles.

Le service des malles Ostende-Douvres est suspendu. Tous les pêcheurs offrent le passage, attendant le signal de l'Amirauté britannique. Une longue ligne de barques de pêche, des crevettiers de 6 mètres aux barges de 12 mètres, ancrées en eau profonde, pleines à ras bord de réfugiés, attend la marée. Le signal vient après trois jours ; quelques barques seulement reviennent à vide.

La nuit suivante, chacun reste terré chez soi, attendant l'arrivée des Allemands, mais la canonnade ne s'approche pas. Quelques jours après affluent les réfugiés des berges de l'Yser, de Nieuport à Ypres, chassés par la montée des eaux. Les écluses de Nieuport ont été fermées à marée haute, transformant l'Yser en un marécage infranchissable, à l'abri duquel l'armée en retraite se reforme. Rien de pareil n'a été prévu par l'état-major. Ce n'est que sous la direction du chef éclusier que la manœuvre est menée à bien.

La vie s'organise peu à peu. Des renforts viennent de France, des fusiliers marins bretons aux écluses de Nieuport, des troupes marocaines, grelottant dans leurs burnous trempés, montant des petits chevaux arabes, nerveux, pataugeant dans la boue, bientôt ramenés vers des ciels plus cléments. Le service de santé de l'Armée belge est absent, fait prisonnier par les avant-gardes allemandes. Puis débarquent les Anglais qui vont rejoindre le front d'Ypres. Ces soldats aux uniformes non boueux prennent le thé à 17 heures, sous les yeux incrédules des fantassins autochtones goguenards. Pendant quelques jours, on voit apparaître à la cuisine des abricots en boîte et des pilchards au vin blanc.

Été-automne 1914. Les soins aux blessés

Laissés seuls et presque sans ressources, nous cherchons à nous organiser pour survivre. Les blessés, tant allemands que belges, affluent du front. Ma mère rejoint un petit groupe de bénévoles s'efforçant d'organiser un service hospitalier. Le seul qualifié est un médecin de campagne retraité, assisté par quelques volontaires, dont trois religieuses d'une congrégation qui nous abandonne les locaux du dispensaire local, suffisants pour installer vingt lits. Initialement, je suis affecté à la buanderie, puis à l'enroulage des tampons d'ouate au bout d'allumettes. La pharmacie locale, réquisitionnée, peut fournir sa provision ridiculement faible de teinture d'iode et d'eau boriquée, d'ouate et de pansements et un peu d'éther. Finalement, je suis mandé à la salle d'opération pour passer les instruments au docteur. Les instruments, scies et couteaux, sont réquisitionnés chez le boucher-charcutier; le docteur possède quatre pinces hémostatiques. J'assiste ainsi à des interventions chirurgicales, à des agonies de cas de tétanos et de gangrène gazeuse, plus perturbé par mon impuissance que par le spectacle tragique.

Le ravitaillement est maigre et irrégulier, parfois aidé par les cuisines militaires ou par l'intendance des unités britanniques du secteur d'Ypres. Les quelques médecins militaires qui ont échappé à la débâcle ont été regroupés en France, sous les ordres du docteur Antoine Depage, qui veut refaire une unité cohérente, bien outillée, pour finalement ouvrir un hôpital militaire moderne à La Panne, en décembre 1914.

C'est le bouleversement de notre petite équipe lorsque les autorités militaires prennent conscience de l'absence de services sanitaires organisés. Des médecins-majors apparaissent, critiquent âprement les résultats du docteur de campagne qui a sauvé des blessés graves par des méthodes non orthodoxes, les infirmières sans uniforme réglementaire ni grade. Notre hôpital de fortune est fermé pendant l'installation d'un grand hôpital dans le principal hôtel réquisitionné pour la circonstance. Personne n'est repris dans le personnel de l'hôpital, faute de diplôme. Ma mère aurait pu être prise comme infirmière, mais elle aurait dû faire six mois d'études en France et me confier à l'Assistance publique. Elle a refusé. Une équipe d'infirmières militaires vient évacuer de nos locaux tous les blessés, y compris les non transportables. À la première halte nocturne du convoi, elles enterrent ceux qui n'ont pas résisté, y compris tous les blessés allemands.

Les Anglais qui tiennent le front d'Ypres ont installé un hôpital à Hoogstade, entre Ypres et Furnes, sous la haute autorité du colonel Sir Harry Thompson, chef suprême des services de santé de l'Inde, arrivé à l'âge de la retraite en 1914 et ayant repris du service comme chef suprême des services de santé anglais sur le continent. De passage à La Panne, il fait la connaissance de ma mère. Deux de ses nièces sont infirmières, à la limite de la dépression par fatigue. Ma mère lui propose de mettre deux chambres de la villa des Bogaert à la disposition des infirmières fatiguées. L'une d'elles nous dit qu'il est possible de trouver à louer des chambres aux femmes de marins mobilisés ou aux veuves dans les îles du Sud de la Bretagne. Nous en prenons bonne note pour le cas où les civils seraient évacués de La Panne.

L'école

J'ai 8 ans. Les autorités se sont aperçues qu'il y a, à La Panne, plus de vingt et un enfants en âge scolaire et, l'enseignement étant obligatoire, une école primaire mixte est ouverte pour les élèves de 8 à 14 ans, avec des professeurs réfugiés. La qualité de l'enseignement est essentiellement variable.

J'ai la chance d'avoir, pendant quelques semaines, à deux reprises, des professeurs venant de l'école Decroly, qui dispensent un enseignement passionnant, ancré dans le concret. Ainsi, notre classe travaillant sur la plage, nous y trouvons un mât arraché à une épave; une partie est octogonale, l'autre cylindrique. Il y a là un problème: trouver le poids du mât. Les dimensions sont aisées à mesurer, mais nous n'avons aucune notion de géométrie. Le professeur nous montre ce qu'est la géométrie, à quoi elle sert, comment trouver les formules. En trois jours, le programme de deux années est compris et mémorisé et le poids du mât déterminé sans peine. Ainsi, à 8 ans, je me sens à l'aise avec les sections coniques.

C'est pour moi un moyen de nouer des relations amicales avec d'autres enfants. Il y a de nombreux fils d'ingénieur et d'architecte, mais aussi des fils de pêcheur et de cultivateur parlant peu le français. Quand ils voient que je désire apprendre leurs jeux, nous devenons de bons copains. Les fils d'ingénieur partagent avec moi les joies du Meccano et je réalise avec eux une machine mécanographique pouvant tracer les torsades entourant les actions bancaires.

Durant la période sans professeur et les pauses scolaires, quelques amis et moi organisons des jeux, extension de « gendarmes et voleurs » où deux bandes rivales se poursuivent dans les dunes sur un espace de 20 km², où nous trouvons toutes les occasions de nous camoufler, le sable et la possibilité de construire des abris faciles à cacher. Nos parents nous laissent libres pourvu que nous ne dépassions pas la limite où peuvent tomber les balles perdues du front.

Pas d'incident majeur, si ce n'est qu'un jour, je remarque une caisse vide au creux de deux dunes jumelles. Je m'y assieds, mais bientôt je découvre que cette caisse est la cible de soldats s'exerçant au tir indirect au moyen de nouvelles grenades Viven-Bessières. Ce sont des débutants et heureusement, ils tirent mal.

Le docteur Maloens

À La Panne, toute la vie tourne autour de l'hôpital militaire, enfin opérationnel. Des figures connues se mettent à réapparaître: collègues de mon père à l'université, médecins-officiers. Parmi ceux-ci, le docteur Maloens, que nous avons bien connu à l'Université populaire et qui est devenu le médecin de la reine. À la demande de ma mère, il consacre ses loisirs à rédiger à mon intention un petit cours d'anatomie et de physiologie élémentaire. Il s'y amuse et m'apporte quelques pages à la fois, ornées d'excellents croquis. Je suis ravi de pouvoir apprécier un texte adulte après un essai infructueux dans le seul livre trouvé dans un placard de la villa, un exemplaire d'*Iphigénie en Aulide*.

1916. L'Île-aux-Moines

La Panne n'est pas un objectif militaire parce qu'elle est essentiellement un hôpital militaire et aussi parce que la reine Élisabeth, qui s'y consacre, est d'origine germanique, apparentée au *Kaiser*. Cependant, au début de 1916, l'approche et l'intensification de l'offensive allemande et des combats aux environs de Dixmude et déjà le bruit de l'éclatement d'obus tirés en direction de Dunkerque décident les autorités à évacuer les civils vers l'arrière, donc en France. Nos préparatifs se révèlent utiles et, comme nous l'a suggéré l'infirmière anglaise hébergée chez nous en convalescence, nous partons pour l'Île-aux-Moines en Morbihan.

Nous y arrivons, j'ai 9 ans, lorsque les premiers *Convolvulus volubilis* étoilent les falaises de granit rose d'une constellation de pourpre et de bleu azur. Les timides attaques d'un tourisme naissant n'ont guère atteint la pureté naturelle de l'île. Une petite pension de famille et trois villas fermées laissent l'île intacte, couverte de mégalithes, ponctuée des ruines du monastère des Moines rouges et parsemée de chaumières de pêcheurs enfouies sous des massifs de roses trémières. Habitats archaïques aux sols de terre battue, aux lits-armoires inchangés depuis le Moyen Âge. Pas d'armoires, mais des coffres à vêtements traditionnels.

Nous prenons logement chez des sœurs îloises, vivant sur la maigre pension de l'une d'entre elles, l'une veuve d'un pêcheur, l'autre célibataire, louant parfois une chambre à des hôtes de passage, partageant leurs repas, pot-au-feu de porc salé, pommes de terre et choux, accompagnés le dimanche d'un flan aux pruneaux. L'enclos du potager est fait de pierres sèches incluant les hautes dalles verticales d'un cromlech mégalithique. Ce jardin déborde de fruits, pommes, raisins, figues. La salle et les chambres de la maison sont dallées de pierres, luxe rare tranchant avec la terre battue et les lits-armoires des autres chaumières du hameau. La veillée autour du feu de bois se peuple de légendes, où les Korrigans font bientôt place aux Moines rouges, inquiétants personnages fantomatiques, mais familiers, dont on ne parle jamais en termes trop clairs et qui restent entourés d'une aura d'ombre.

Les habitants de l'île sont très religieusement attachés à leurs traditions et chaque dimanche voit les coffres s'ouvrir et libérer les robes d'apparat, raides de satin broché, brodé et multicolore et les coiffes de dentelle aux modèles immuables, transmises de génération en génération. Le défilé dominical, à la sortie de la grand-messe, est toujours aussi rutilant, mais d'une ambiance assez morose, car l'île a été drainée de sa population mâle. Il ne reste plus que deux hommes, un octogénaire perclus de rhumatismes et Xavier, réformé pour débilité mentale. Pas un seul homme valide. Les filles à marier ne paradent plus. La messe finie, les couvercles des coffres rabattus sur leurs trésors, les mythes chrétiens s'envolent jusqu'au dimanche suivant, laissant la place aux histoires de sorcières qui leur sont plus proches.

Un soir, à la veillée, nos hôtesses parlent à mots couverts des rondes de sorcières la nuit du sabbat. Pressées par mes questions, elles laissent entendre que, certaines nuits brumeuses, des sorcières dansent en rond autour du Malin, le Diable. Peu ont vu ce spectacle,

car qui le voit de trop près risque d'être entraîné dans la ronde et de n'être jamais revu. Comme je montre quelque scepticisme et des signes d'incrédulité, alors que j'insiste, elles se referment sur leurs pensées.

Le lendemain, je reviens à la charge auprès de la plus jeune. Insistant sur la réalité de ces danses, elle se met en peine pour m'en expliquer la cérémonie où le Diable tourne et tourne suivi des sorcières. Comme je me montre peu convaincu, elle m'offre de me montrer des preuves tangibles et me conduit un matin dans l'une des rares pâtures où paissent les quelques vaches de l'île. Dans l'herbe rase, on voit un large cercle piétiné où les empreintes de pied fourchu sont profondes. Les pieds des sorcières ne laissent pas de traces puisqu'elles sont sur leur balai. Elle se tient peureusement à distance, disant qu'il est dangereux de les approcher de trop près, que le grand-père d'une voisine, dans sa jeunesse, a été entraîné dans la danse et en est devenu fou, se refusant à dire ce qu'il a vu. Il y a longtemps, d'autres ont vu d'assez loin pour échapper à la fascination et s'accordent pour dire que le Malin est deux fois plus haut qu'un homme et porte queue et cornes. La suite des sorcières se distingue mal, leurs voiles flottants se confondant avec la brume basse. L'herbe du cercle est brune à noire et comme brûlée, dégage une nette odeur de soufre. Le long du cercle apparaissent de larges champignons blancs. Je m'approche, je vois, flaire et touche. Je rentre perturbé, mais non encore convaincu et anxieux d'en savoir davantage. Au déjeuner, je suis encore songeur, dégustant mon omelette aux champignons. Je suis troublé par ce mélange de réel et de fantastique. Je demande quand sera la prochaine nuit de sabbat. Ça n'a rien à voir avec le calendrier, me dit-elle, c'est une question de lune et de vent. Tout ce que j'en puis tirer est qu'il faut une lune rousse, ni vent ni pluie.

Quelques jours après, la nuit légèrement brumeuse me tente. Les conditions semblent réunies. Vers minuit, je me glisse dehors et rejoins la prairie démoniaque. Un des côtés du pré est clôturé par une haie vive doublée d'un fossé à demi comblé, d'où, tapi, je peux voir sans être vu. Quelques vaches sont là, couchées dans l'herbe, ruminant ou dormant. La légère brume rend les formes indistinctes. La nuit est silencieuse et calme, sans le moindre bruit. J'attends, luttant contre le sommeil envahissant. Rien ne se passe. Aux premières lueurs de l'aube, l'air est immobile et frais, la pleine lune se couche rouge dans les brumes de l'horizon. Je suis ankylosé et m'apprête à rentrer lorsque la vache la plus proche de moi se lève et se met à

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
L'enfance	7
La guerre 1914-1918	15
Les études secondaires	31
L'université	39
Le Congo et la fin des études	43
La recherche à la FMRE	53
Collaboration avec Auguste Piccard	61
Le conseil Solvay	75
Londres et Cambridge	79
Préparatifs pour une nouvelle ascension stratosphérique	85
Explorations spéléologiques en Belgique	95
Ascension stratosphérique Cosyns-Vander Elst	99
Spéléologie pyrénéenne	113
Création d'un réseau ultrasecret par Winston Churchill	119
Radiations cosmiques et fongiques	125
Projet stratosphérique en Argentine	133
1940. Début de la guerre	137
Le service secret 1940-1943	149
L'arrestation et la torture	177

En prison à Vechta	197
En prison à Kaisheim	207
Au camp de Dachau	215
Le bathyscaphe	229
La Pierre Saint-Martin	243
La recherche nucléaire	247
Le dessous des cartes	251
Résurgences	255
Au pays basque	261
Épilogue	263
Contexte historique	265

Conception graphique et mise en page :

Couverture : Dominique Hambye

Intérieur : Marie-Rose Crits – www.mccompa.be

Relecture et correction : Catherine Meeùs

Les photos des Archives de l'État appartiennent aux « Archives du professeur Max Cosyns », conservées aux Archives de l'État à Louvain-la-Neuve.

Photo de couverture : KEYSTONE-SDA-ATS AG – www.keystone-sda.ch

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits des ayants-droits conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs des droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2024

Tour & Taxis, Entrepôt royal

Avenue du Port 86C / bte 104A

B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage

D/2024/6852/11

Dépôt légal : octobre 2024

ISBN 978-23-902-5272-6

Imprimé en Europe